Je ne connais pas Rina Lasnier

Patrick Lafontaine

Volume 40, numéro 3 (237), juin 1998

Rina Lasnier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafontaine, P. (1998). Je ne connais pas Rina Lasnier. *Liberté*, 40(3), 52–55.

PATRICK LAFONTAINE*

JE NE CONNAIS PAS RINA LASNIER

Impossible de connaître un arbre. De l'appivoiser. Et bien que tout sens soit mis à profit, l'arbre s'écoule. Par ses racines qui filent au-devant des rivières; par ses feuilles qui caressent le ventre de Dieu. Nulle possession auprès d'un arbre. Sinon la nôtre. Comme une amorce de son désir. Qui est de grandir, de se déployer, de feuiller, de feuiller et d'embrasser ses frères. L'arbre d'août se fait objet de désir, se cache, appelle la forêt. Berce des lumières selon sa danse et dore les cailloux.

Je ne connais pas Rina Lasnier. Pas plus que l'arbre d'ailleurs. Je n'en sais que le désir.

Nous ne sortirons plus de la forêt. L'ogre nous dévore.

* Patrick Lafontaine a publié un recueil de poèmes, *L'Ambition du vide*, aux Éditions du Noroît, en 1997. Il collabore à *Liberté* pour la première fois.

Rina Lasnier crée de l'arbre. Généalogie mystique du centre. Une souche d'auréoles et de rayons.

Rina Lasnier se crée des arbres. Je l'en ai vue bourgeonner. La sais qui l'été se bute à la forêt, se heurte tant et si bien qu'elle aime. Rina Lasnier s'enracine et s'élance pour se lover dans le ciel de nuages. Puis se secoue, s'effeuille. Et Dieu lui prend la main, belle et noueuse comme la rivière qui toujours s'agite.

La mer ne se nourrit pas de l'eau des rivières. Car elle ne sait qu'un chemin: celui de l'arbre. L'eau coule entre les mousses, sur les pierres d'or. Et si bien l'onde des racines imite qu'elle s'y perd et s'élève jusqu'au bout de ses doigts. Les feuilles tomberont qui roulent le lit des rivières jusqu'à l'océan. Noient la forêt grande et nue dans sa feinte de la mort. Qui vit pourtant, et qui toujours pointe Dieu, l'effleure, l'aime comme une charité d'écorce. La mer se nourrit de feuilles mortes. Trésors de souvenirs et de reflets. Berce dans ses ronces le vaste des défets.

Tu dormiras longtemps, ma belle impatiente, sous la mer de blancheur qui te couvre. Au creux de ton lit tu l'ignores, mais elle s'étanche, ta soif. Une terre s'endort sur laquelle veille la nudité des arbres. Ta soif, ma grande solitude, transforme le paysage. Et la terre coule le ciel, et le ciel boit la terre. Ta course a secoué les vieilles croix enneigées, ma toute transparente, et bordé mon cœur au sein de Dieu. Nous voilà vivants sur ta chanson allongés, mariant à la neige infinie le clair de ton regard. Ton absence est un long hiver, mon doux paysage. Une promesse de bourgeons; des ramilles noires sur la blanche feuille.